



DU NURSING AUX SCIENCES INFIRMIÈRES : 50 ANS DE RAYONNEMENT

Gyslaine Desrosiers

Promotion 1972
Infirmière, MBA

Présidente-directrice
générale de l'OIIQ,

Présidente de la FRESIQ,

Présidente du SIDIIEF.

En 1968, j'entrais à la Faculté de nursing de l'Université de Montréal pour entreprendre les études du baccalauréat en sciences infirmières : un programme de 4 ans totalisant 160 crédits dont 80 crédits de soins infirmiers. Le baccalauréat visait à former des cadres pour les hôpitaux et pour les écoles d'infirmières. Donc, j'ai étudié sous la gouverne de la première doyenne Mademoiselle Alice Girard. Cela ne me rajeunit pas.

Provenant du cours classique, je l'avoue, quand je me suis inscrite, je ne savais pas qu'il s'agissait d'un cours d'infirmière ! Le caractère novateur de ce programme était méconnu de tous. Je trouvais que le mot « nursing » faisait très exotique. Les écoles d'infirmières d'hôpitaux étaient très réputées et il était incompréhensible d'aller directement à l'université pour une formation initiale d'infirmière, d'autant plus que 22 écoles d'hôpital étaient affiliées à l'Université de Montréal et les examens d'admission à la profession étaient qualifiés « d'universitaire ». Malgré tout, j'ai conservé ma coiffe dans laquelle on pouvait cacher notre chevelure et qui faisait notre fierté ainsi que la médaille de la faculté qui mettait en relief la lampe de Florence Nightingale.

Durant les études du baccalauréat, la présence des Sœurs Grises de Montréal qui avaient dirigé l'Institut Marguerite d'Youville (intégré à la Faculté de nursing en 1967) était visible. D'ailleurs, sœur Bonin qui dirigeait les études de premier cycle m'a convoquée à son bureau à la fin de ma deuxième année parce qu'elle s'interrogeait sur le fondement de ma vocation et mon sens de l'altruisme (sic). Il faut dire que les années 1968 s'inscrivent dans la révolution

tranquille québécoise. De plus, partout dans le monde, les campus universitaires étaient en effervescence, les « manifs » et les « sit in » étaient courants.

La Faculté n'échappait pas aux contestations. Ainsi, à l'automne 1969, j'avais présenté une pétition à Sœur Bonin « sur le malaise général exprimé par les étudiants » portant notamment sur les horaires de cours et la distribution des crédits. Nous dénoncions aussi « une forme d'intrusion dans notre vie personnelle » et le contrôle de l'assiduité aux cours. Nous n'étions pas un groupe reposant.

J'ai eu beaucoup de plaisir durant ces études : les séances de laboratoire de microbiologie au pavillon Principal et la danse au pavillon social. Les étudiants de Polytechnique nous avaient prêté de l'équipement pour la création d'une équipe de ballon sur glace.

On nous disait : « Vous devrez être des agents de changement durant votre carrière. » On ne comprenait pas trop ce qu'il faudrait changer... On voyait bien que la laïcisation des soins infirmiers et le rehaussement de la formation jusqu'à la maîtrise en 1965 ouvraient de nouveaux horizons à la profession.

La Faculté s'était donné comme mission de former des générations d'infirmières ayant des compétences cliniques de pointe et aptes à changer notre société pour que le « care » soit au centre des préoccupations des services de santé. Les diplômés de la Faculté ont rayonné partout au Québec et même à l'étranger, assurément, la Faculté s'est avérée une institution-phare. ★